

l'uniscope

SAVOIRS

« Narcoliteratura », quand les cartels de la drogue inspirent la fiction (p. 12)

VU D'AILLEURS

Interview du conseiller fédéral Johann Schneider-Ammann, patron du Département de la formation (p. 16)

Etudes en musique

Ella Ronen, étudiante en lettres, auteur-compositrice-interprète, a fait un passage remarqué à l'émission *The Voice of Switzerland*. Portrait d'une jeune femme singulière au parcours atypique (p. 6-7).

Image du mois

DOMINIQUE ARLETTAZ (recteur de l'UNIL), **Henry Markram** (codirecteur du HBP, EPFL), **Richard Frackowiak** (codirecteur du HBP, CHUV-UNIL), **Patrick Aebischer** (président de l'EPFL) et **Fritz Schiesser** (président du Conseil des EPF), lors de la conférence de presse du 29 janvier concernant *Human Brain Project*, qui a décroché une subvention de l'Union européenne.



F. Imhof/UNIL

Petite astuce



©Treenabeena_Fotolia.com

L'UNIL ET L'EPFL ont mis sur pied une plateforme de covoiturage. Toutes les infos sur > www.unil-epfl-covoiturage.ch



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en chef

C'est la crise au Théâtre La Grange de Dorigny. Une compagnie présente en effet une pièce qui retrace la débâcle de la finance mondiale. A propos, quels sont les rapports entre l'art et l'économie? Avis d'experts de l'UNIL à lire en page 4.

Elle est étudiante en lettres à l'UNIL, auteur-compositrice-interprète. Ella Ronen a suivi des cours au Conservatoire de Tel-Aviv. Cette jeune femme de 26 ans a fait un joli parcours à l'émission *The Voice of Switzerland*, sur SF1. Elle vit certes pour la musique mais aussi pour ses études. Un portrait à savourer dans la rubrique *Rencontre* (page 6).

Rencontre intéressante également, en page 9, avec Kimio Fukami. Le nouvel architecte de l'UNIL vous parle des travaux actuellement en cours à l'Anthropole et de sa vision du campus.

Sujet très original ensuite, en page 12, intitulé « Quand l'écrivain s'attaque aux cartels de la drogue ». Notre journaliste a enquêté sur la « narcocfiction », ou quand les romanciers sud-américains s'inspirent d'un « milieu » violent, complexe...

Décidément, varié, ce numéro de *l'uniscope*. Avec un reportage inédit (page 14) au cœur même d'un module intensif d'espagnol. Un cours de cinq jours, efficace, plein de vie, de punch, réservé aux parfaits débutants.

Politique et hautes écoles en page 16, avec la rubrique *Vu*

Entendu sur le campus

« Le français en Lettres c'est pompeux. J'ai l'impression d'être dans une secte. »

Un étudiant sur le campus.

Lu dans la presse

« **D'ABORD, CES PERSONNES** sont licenciées car elles ne supportent pas la pression accrue au sein du monde professionnel. De fait, elles ne sont pas vraiment invalides, mais invalidées par les exigences du système. Puis elles doivent se réinsérer, souvent par le biais des ateliers. Comme la pression y monte, c'est un cercle vicieux... »

René Knüssel, professeur de politique sociale, dans un article du *Matin Dimanche* consacré à la crise dans les ateliers protégés.

©GIS_Fotolia.com



Campus plus

L'INTERFACE SCIENCES-SOCIÉTÉ de l'UNIL et la Maison de la rivière organisent la seconde édition des « Rencontres de l'eau ». Cet événement se propose de réunir les principaux acteurs du domaine en Suisse: responsables du traitement de l'eau, chercheurs, étudiants, pêcheurs, ONG. Les Rencontres auront lieu le vendredi 22 mars 2013 dès 8h30 au bâtiment Amphipôle, auditorio D. Inscription et programme détaillé:

> www.unil.ch/h2o

Le chiffre

445 LE NOMBRE DE TONNES de déchets triés à l'UNIL en 2012, soit plus de la moitié de tous les détritrus.

Les uns les autres

LE PROFESSEUR HENRY LAURENS, un des spécialistes du monde arabe et musulman les plus renommés de la scène internationale, sera à l'UNIL les 19 et 20 mars.

Henry Laurens est professeur au Collège de France depuis 2003, à la chaire d'histoire contemporaine du monde arabe. On lui doit plus d'une vingtaine d'ouvrages sur, notamment, l'histoire de l'orientalisme en Europe,

les origines, le déroulement et les conséquences de l'expédition d'Égypte (1798-1801), la colonisation et les empires coloniaux, le terrorisme et l'histoire de la Méditerranée.

– «Printemps arabe» le mardi 19 mars 2013 de 17h15 à 19h, salle 5033, Anthropole
– «Communautés confessionnelles au Proche-Orient», le mercredi 20 mars 2013 de 9h15 à 12h, Amphimax 414, atelier de recherche.



d'ailleurs qui donne la parole au conseiller fédéral Johann Schneider-Ammann qui, le 1^{er} janvier, a pris la tête du nouveau Département fédéral de l'économie, de la formation et de la recherche (DEFR). Avec quelles incidences sur les hautes écoles?

Enfin, en page 18, un article consacré aux mesures prises par la Direction de l'UNIL et le Bureau de l'égalité des chances (BEC) pour travailler à des dispositions visant un objectif ambitieux: 40% de nominations de femmes à des postes professoraux à l'horizon 2016.

Terra academica

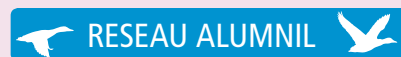
©EPFL_AlainHerzog



LES CHERCHEURS de l'UNIL, de l'EPFL et de l'UNIGE bénéficient désormais d'un nouveau supercalculateur, le BlueGene/Q. Cet ordinateur est des dizaines de milliers de fois plus performant qu'un PC standard. Acquis dans le cadre de Cadmos, le centre de calcul lémanique à haute performance, Blue Gene/Q figure aussi dans le top 10 des supercalculateurs les plus écologiques du monde. Abrisé à l'EPFL, il s'adresse tant aux chercheurs en sciences dites exactes qu'en sciences humaines.

2013 | l'uniscope n° 581

BRÈVES



OFFRES D'EMPLOI

Vous cherchez un emploi? Vous avez connaissance d'un poste à pourvoir destiné à un-e diplôm-é-e universitaire? Utilisez le nouveau service «Offres d'emploi», gratuitement à disposition des membres du réseau Alumnil. Plus d'informations sur www.unil.ch/alumnil/emploi

GRADUÉS EN LIGNE

L'UNIL publie la liste de ses diplômés. Les noms et prénoms des personnes ayant obtenu un bachelor, un master ou un doctorat à l'UNIL dès 2011 sont maintenant en ligne sur www.unil.ch/enseignement/page95520.html. Les listes seront mises à jour chaque année.

LE RÉCIT DE DIEU

Professeur honoraire de l'UNIL depuis 2008, Daniel Marguerat raconte son parcours dans un film de la collection Plans-Fixes. Tel l'archéologue minutieux qui débusque dans son champ une énorme statue, l'exégète redécouvre en explorant la Bible l'expérience religieuse des premiers témoins, explique-t-il. Pour retrouver cette période, il faut pouvoir «se déporter» vers le texte, et puisque «Dieu aime qu'on le cherche», il ne s'agit pas de croire qu'on l'a déjà trouvé. On suit le professeur à travers la critique historique centrée sur les paroles, puis l'analyse structurale qui observe le texte dans tous ses détails, sans oublier la narratologie. La figure de Jésus émerge dans son contexte. Daniel Marguerat ne cessera jamais de fréquenter la Bible et de rechercher «la douceur de Dieu».

NOUVEAUX MEMBRES

Avec trois représentants du corps professoral, trois membres du corps intermédiaire et quatre représentants du PAT, la Commission du personnel de l'UNIL élue fin 2012 siégera jusqu'à fin 2015. Nadine Richon en est la présidente. Nathalie Donçois et Isabelle Moinet occupent la vice-présidence. Vous pouvez leur faire part en toute discrétion de vos idées, souhaits ou problèmes via l'adresse bureau-copers@unil.ch sur le site de la CoPers. «En cette année 2013 qui commence très fort avec le projet de recapitalisation de notre caisse de pensions, qui concerne tous les salariés du canton et dès lors le personnel de l'UNIL, nous ne saurions trop vous conseiller notre site web, qui donnera des informations utiles», souligne la présidente. > www.unil.ch/copers

La crise brûle les planches

La Cie Voix Publique présente *D'un Retournement l'autre* au Théâtre La Grange de Dorigny dès le 14 mars. Une pièce qui retrace la débâcle de la finance mondiale. L'occasion d'un éclairage d'experts de l'UNIL sur la crise et les liens ambivalents qui unissent art et économie.

Sophie Badoux

Des feuilles étalées par terre, un café dans une tasse à l'emporter, le plateau du Théâtre La Grange de Dorigny est dénudé de ses appareils de scène. On entend des chuchotements ici et là. Les quatre comédiens de la Cie Voix Publique, emmenée par le metteur en scène Vincent Bonillo, se préparent à un premier filage de la pièce *D'un Retournement l'autre*, qu'ils présentent du 14 au 23 mars. Une comédie sérieuse en alexandrins écrite par l'économiste et directeur de recherche au CNRS Frédéric Lordon. Les acteurs y incarnent tour à tour des banquiers, un journaliste, le gouverneur de la Banque centrale européenne et des conseillers du président de la République française – jamais nommé, on reconnaît immédiatement Nicolas Sarkozy dans un portrait au vitriol. Les personnages racontent la déconfiture du système financier, depuis la fameuse crise des

subprimes jusqu'à celle de la dette publique en Europe. Avec ce projet théâtral Vincent Bonillo souhaite porter la crise sur scène afin de partager ses réflexions avec le public et d'interroger le rôle de la finance aujourd'hui. « Le travail du théâtre et de l'art n'est pas d'apporter des réponses mais de témoigner et de questionner la société. » La forme en alexandrins, en complet décalage avec le monde carnassier qu'elle illustre, lui a plu d'emblée : « Elle amène une distance et permet de rendre le sujet plus digeste », avoue l'homme de théâtre de 40 ans.

« Résultat des courses, ça va faire mal en bourse »

Si les mécanismes socio-économiques et politiques ayant mené à une crise généralisée sont complexes, le fond du problème reste simple. « L'histoire de la crise, on la connaît tous : banques endettées, l'Etat les renfloue, austerité », ironise l'un des comédiens. Presque.

A l'origine, les banques s'endettent suite à la crise immobilière aux Etats-Unis. C'est la faute des subprimes, ces prêts hypothécaires à haut risque. Au vu du monde globalisé dans lequel nous vivons, les conséquences sont rapidement internationales : « L'interbancaire chute, la Bourse déconfit, c'est la congélation des marchés du crédit », comme l'explique Frédéric Lordon. Une fois les banques endettées jusqu'au cou et sans possibilité d'emprunter à d'autres, elles se tournent vers l'Etat pour sauver ce qu'il reste du système économique. Sans créditeurs plus rien ne fonctionne, l'Etat est pieds et poings liés. La finance est devenue un conditionnement structurel du fonctionnement de l'économie.

« Les banques ont joué pour préserver leurs intérêts, mais sans renflouement de la part de l'Etat, c'était tout simplement le fonctionnement capitaliste de l'économie qui s'écroulait », explique Jean-Christophe Graz. Le professeur de l'Institut d'études politiques et internationales aborde la crise dans son ouvrage *La Gouvernance de la Mondialisation*, dont la quatrième édition vient de paraître. Na-

Le metteur en scène Vincent Bonillo, en répétition avec ses quatre comédiens. F. Imhof@UNIL



tionalisations et autres remises à flot sans condition de la part de l'Etat font passer la dette d'un niveau privé à un niveau public. La spéculation et la faiblesse de l'encadrement du crédit accentuent la chute. Le chercheur rappelle toutefois que ce n'est pas le niveau d'endettement des Etats de la zone euro en soi qui pose problème: « C'est la perception des créateurs qui pensent qu'ils ne pourront plus être remboursés qui est importante et qui a créé un déséquilibre à l'intérieur de

« L'Etat est là, pourquoi se gêner? J'ai accru les bonus, nous pouvons faire bombance. »

la zone euro, en commençant par la Grèce. » Si le risque d'éclatement de la zone euro est derrière nous aujourd'hui, selon Jean-Christophe Graz, c'est grâce à une mesure de la Banque centrale européenne (BCE) datant de septembre 2012 qui lui permet de racheter de façon quasi illimitée des titres de dettes des pays de la zone euro en difficulté. Une mesure ayant permis de geler la spéculation sur ces titres. « Cependant, il existe un biais en faveur des banquiers dans le mandat de la BCE, puisque sa mission est la stabilité des prix sans devoir arbitrer avec le niveau de l'emploi. Privilégiant les détenteurs de capitaux au détriment des salariés, elle motive des politiques d'austérité qui priment sur un endettement, en faveur, lui, d'une relance de la croissance », conclut le professeur de sciences politiques. L'austérité pour tous? Sauf pour les fauteurs de troubles, selon Frédéric Lordon. « L'Etat est là, pourquoi se gêner? J'ai accru les bonus, nous refaisons bombance », s'écrie un banquier sur la scène alors que Nicolas Sarkozy, interprété par le comédien Pierre Mifsud, se déhanche sur de la musique électro une coupe de champagne à la main, convaincu qu'il détient le pouvoir.

« Comment va la planète? »

L'Etat a-t-il abandonné son pouvoir aux mains des financiers? Selon le philosophe Michael Groneberg, les financiers dominent les politiques, même si ceux-ci tentent de résister. « Le problème du pouvoir politique, c'est qu'il n'est pas complètement transparent, on le constate avec les lobbys qui parviennent à bloquer certaines avancées législatives au niveau des parlements. » Et si tous s'intéressent à la finance, trop peu connaissent le système monétaire, déplore le maître d'enseignement de l'UNIL. Avec son association extracurriculaire « Les maîtres de la caverne », Michael Groneberg essaie d'y sensibiliser ses étudiants en leur permettant d'exprimer leur questionnement philosophique grâce au théâtre, à des installations artistiques ou des films. Un documentaire sur l'argent, tentant de com-

prendre le système monétaire et les moyens de l'améliorer – en observant notamment l'instauration de monnaies complémentaires locales – sera justement projeté à la Grange en avril prochain lors du Fécule, le festival des cultures UNIL et EPFL. Pour ne pas laisser les économistes gérer seuls le système monétaire, Michael Groneberg souhaite mener une réflexion interdisciplinaire sur la monnaie, permettant d'imaginer la création d'un quatrième pouvoir « monétatif » qui

viendrait s'ajouter à l'exécutif, au législatif et au judiciaire. « La création d'argent doit se faire dans les mains de la population, au travers des banques nationales, et non pas des banques privées. »

Jean-Christophe Graz estime pour sa part que le pouvoir octroyé à la finance est le résultat d'une politique délibérée. « C'est le gouvernement qui décide d'avoir une politique néo-libérale réduisant la taille de l'Etat. Nous sommes aujourd'hui dans un contexte où les intérêts individuels priment ou équivalent à l'intérêt général. Au niveau étatique, cela se traduit par un état concurrentiel dont la politique a pour but la mise en place de conditions garantissant une concurrence favorable aux mécanismes de marché. »

« Fuyez quand il est temps... »

Le théâtre peut-il rendre concrets des mécanismes économiques complexes afin de les mettre à la portée de tous? « Passer par la

dramatisation pour raconter ce qui se passe dans les couloirs feutrés du pouvoir auxquels personne n'a accès est très positif », estime Jean-Christophe Graz. Nuance toutefois. Si Frédéric Lordon présente une farce où toutes les actions des banquiers sont intentionnelles, la réalité est sûrement moins noire. « Ce sont des effets structurels du système qui ont conduit à la crise plutôt que des individus, qu'il est cependant beaucoup plus facile de pointer du doigt. »

Comme la pièce de Frédéric Lordon choisit de ne représenter que les alcôves du pouvoir, les victimes de la crise en sont absentes. Un problème qu'a relevé le metteur en scène Vincent Bonillo. « Le texte circonscrit le questionnement à l'intérieur du système financier, c'est sûr. Avec les comédiens, nous faisons tout un travail d'interprétation pour faire ressentir les conséquences directes de ces choix politiques sur la vie des gens. Mais la pièce permet surtout de montrer ce qui ne l'est pas habituellement: un pouvoir effarant d'inconscience qui prend des décisions à la légère sans se soucier des répercussions. »

D'un Retournement l'autre, du 14 au 23 mars. Le 19 mars, débat autour du spectacle avec Sébastien Guex, spécialiste de l'histoire économique suisse, et François Schaller, de L'AGEFI.

 www.grangededorigny.ch

PARTAGER SES RÉFLEXIONS SUR SCÈNE, MAIS AVEC QUI?

Des salles de théâtre remplies, encore une question d'argent? Le théâtre n'est-il pas lui aussi pris dans le système économique qu'il critique? « Le théâtre ne fait que coûter, il n'est pas prévu pour être rentable », analyse le sociologue de la culture Olivier Moeschler. Sans subventions publiques, il ne pourrait pas exister. Elles lui permettent aussi une autonomie vis-à-vis du marché. « Mais l'art, c'est aussi des entrées à payer et des disques à vendre. Il existe une certaine contradiction – fertile toutefois – entre la liberté artistique et l'assujettissement au marché et aux goûts moyens du public. »

A qui le théâtre s'adresse-t-il exactement? « A une population dont le salaire, le niveau de formation mais aussi l'âge sont plutôt élevés », relève l'auteur du chapitre sur la diversité culturelle en Suisse dans le dernier Rapport social 2012: Générations en jeu. A priori, une tranche de la population qui serait donc déjà plutôt bien informée sur la crise et ses mécanismes. Le théâtre est encore une forme très institutionnelle de la culture. Les jeunes sont portés sur la culture via les médias (télévision, internet ou cinéma) qu'ils peuvent consommer quand bon leur semble. La force du théâtre, y compris pour un jeune public, c'est son côté immédiat, qui lui confère une certaine rareté mais qui demande aussi un effort. Celui d'être là quand ça se passe.

« Mes études font prendre de l'ampleur à ma musique »



Ella Ronen, une étudiante déterminée à poursuivre une carrière dans la musique. F. Imhof/UNIL

La jeune auteur-compositrice Ella Ronen a participé à l'émission télévisée alémanique *The Voice of Switzerland*. Portrait d'une étudiante au parcours singulier qui partage son temps entre études de lettres et passion du chant.

Sophie Badoux

Elle se glisse sur la pointe des pieds, Ella Ronen, attentive au monde et aux gens qui l'entourent. On l'entend à peine arriver. Un air folk de la chanteuse suisse Sophie Hunger flotte au Bout du Monde, le petit bar veveysan que la jeune femme de 26 ans a choisi pour raconter sa passion de la musique. L'étudiante connaît bien les lieux aux banquettes de velours rouge pour y avoir déjà fait plusieurs concerts. Comme elle habite en face, le café est aussi rapidement devenu son stamm. Pommettes saillantes, regard profond, cheveux relevés en chignon. A la première impression, on découvre en Ella une personnalité vive au sourire candide et à l'allure presque

trop sage. Mais derrière cette image d'Epinal se cache une solide détermination. Décidée à poursuivre une carrière dans la musique, l'étudiante de bachelor en anglais et français langue étrangère a participé à l'émission de divertissement musical *The Voice of Switzerland*, diffusée sur SF1 depuis le 26 janvier 2013. Le concept ? Des auditions à l'aveugle. Les jurés tournent le dos au candidat qu'ils doivent juger sur ses capacités vocales uniquement. L'émission est adaptée et diffusée dans plus d'une trentaine de pays et pour la première fois cette année en Suisse. Lorsqu'Ella se met à chanter, c'est tout son être qui résonne et vibre d'émotions. Une sincérité éblouissante aux accents indie-pop. Sa force et son inspiration, elle les puise en partie du côté de la

littérature, qu'elle découvre plus intimement grâce à ses études à l'UNIL, mais aussi du côté de son parcours de vie multiculturel.

Née en 1986 en Israël, Ella Ronen passe une enfance et une adolescence baignées de musique classique à Tel-Aviv, où elle fréquente le conservatoire. « Je ne me souviens pas ne jamais avoir chanté », raconte-t-elle de son français encore mal assuré. Le sens du rythme et des sons, une histoire de famille chez les Ronen. Son grand frère Tal est lui aussi musicien, exerçant son talent comme contrebassiste de jazz à New York. Ella quitte son pays natal pour la Suisse il y a un an et demi. Non pas pour la musique mais par amour. Après une rencontre lors d'un voyage en Inde et

BIO EXPRESS

Naissance le 25 novembre 1986 à Tel-Aviv.

Suit des cours au Conservatoire de musique de Tel-Aviv en chant classique pendant l'enfance et l'adolescence.

Effectue son service militaire obligatoire entre 2004 et 2006 comme employée administrative.

Etudie la composition à l'école de jazz Rimon de Tel-Aviv entre 2006 et 2008.

Donne plusieurs concerts avec un groupe en Israël.

Arrive en Suisse en août 2011. Commence des études de Lettres à l'UNIL.

A participé à l'émission *The Voice of Switzerland*, éliminée en quarts de finale.

six mois de relation longue distance, elle se décide à venir vivre à Lausanne avec son ami Andreas, assistant scientifique pour un groupe de recherche du CHUV et de l'EPFL. Le couple habite aujourd'hui Vevey, une ville que la musicienne a découverte un peu par hasard. « Je voulais visiter le lieu parce que je savais que Charlie Chaplin y avait vécu et ça a tout de suite été le coup de foudre. »

Prélude au succès

L'acclimatation à la Suisse n'a toutefois pas été facile au début. Surtout le premier mois, car à son arrivée en août 2011 Ella ne parle pas un mot de français. « C'est la première fois que j'ai vraiment réalisé l'importance du langage. J'étais handicapée pour plein de choses basiques ». La différence de culture a aussi été difficile à apprivoiser. « En Israël, on est très proche les uns des autres et très libéré dans notre manière de parler. Ici, il y a plus de distance entre les gens et un très grand respect de la vie privée – ce que j'apprécie aussi. Et l'hiver est très long... » affirme-t-elle en souriant. Mais si l'adaptation lui a demandé du courage, Ella est désormais heureuse de pouvoir communiquer avec le public suisse dans une langue universelle. Celle de la musique. « *The Voice of Switzerland*, ce n'est pas juste participer à une émission télévisée, c'est une bonne expérience de scène et une opportunité de carrière grâce à des rencontres avec les professionnels du milieu. » Ella n'a d'ailleurs même pas eu besoin de postuler pour être candidate. Après avoir publié sur YouTube un clip-vidéo

tourné à Vevey qui crée un petit buzz dans la région, elle reçoit un mail des producteurs qui l'invitent à participer au show. « Au début, j'ai pensé que ce serait difficile à cause, encore une fois, de la langue. Parce que si je maîtrise enfin un peu le français, je ne parle pas du tout l'allemand ! ». Heureusement, l'anglais lui sauve la mise. Mais *The Voice*, n'est-ce pas une émission un peu superficielle et people pour une musicienne de talent ? Ella s'est dite très surprise de découvrir le professionnalisme de l'émission, qu'elle imaginait plus comme un grand show-business avant sa participation. Elle a presque été étonnée d'y rencontrer une équipe de producteurs musicaux et de professeurs de chant très soucieux de la faire progresser.

« La musique et les études ne sont pas séparées pour moi. L'un enrichit l'autre. »

Lors de son passage dans la première émission, Ella conquiert instantanément le jury avec la chanson d'Elton John « I want Love ». Après cette *blind audition*, la candidate doit se choisir un coach parmi les quatre membres du jury. Contre ses propres attentes, Ella se tourne vers Stress, le rappeur romand. « Le rap, ce n'est pas du tout mon style mais j'ai beaucoup discuté avec le jury et je me suis rendu compte que c'était la personne avec qui j'allais le mieux m'entendre. Il est très intelligent et honnête, et c'est surtout un passionné de musique et de création artistique. » Un autre de leurs points communs : ils sont tous les deux passés sur les bancs de l'UNIL.

L'art du contrepoint étudiantin

Si la musique semble être au premier plan de la vie d'Ella Ronen, ses études restent importantes. « La musique et les études ne sont pas séparées pour moi. L'un enrichit l'autre. Tout ce que j'apprends me fait grandir et rend ma musique plus profonde. L'anglais me permet de développer mon côté artistique au travers de la littérature et de la poésie. » Ella a écrit de nombreuses chansons en hébreu mais rédige aujourd'hui principalement en anglais. « Mon rapport à l'anglais est moins direct qu'avec ma langue maternelle pour l'instant. Quand je choisis un mot en hébreu, je connais exactement son pouvoir d'évocation. Souvent, j'ai une image ou une phrase qui tourne dans ma tête pendant plusieurs jours et tout à coup je me mets à écrire. Je rédige d'abord mes textes et après je les mets en musique en composant au piano ou au ukulélé. » Ella s'imagine bien poursuivre avec un master à l'UNIL

pour approfondir encore ses connaissances littéraires, même si elle se juge déjà « un peu vieille » par rapport aux autres filles de 18-19 ans qui suivent les cours de bachelor. Un décalage d'âge qu'elle explique par son passage à l'école de musique jazz de Tel-Aviv avant d'aller à l'université. Mais aussi par les deux années pendant lesquelles elle a dû faire son

service militaire, obligatoire pour les garçons comme pour les filles en Israël. Elle relativise rapidement : « Pour les jeunes Israéliens, c'est

une étape normale à la fin de l'adolescence, mais à l'étranger on trouve ça extraordinaire. Nous, on le voit plutôt comme une première expérience de travail. D'ailleurs, j'ai eu un job dans un bureau sans uniforme ni arme, et c'est le cas pour la plupart des gens. »

Sa culture, ses traditions et son pays, Ella aime les partager à travers sa musique. « Je chante en hébreu à chaque concert, je me sens libérée et au plus près de mes émotions. » C'est aussi un moyen pour la jeune Israélienne de montrer que le Proche-Orient ne se résume pas au conflit israélo-palestinien. « Il existe une culture d'une grande richesse des deux côtés de la frontière mais malheureusement les médias étrangers ne transmettent que cette triste vision du Proche-Orient. Avec mes compositions, j'espère aussi montrer qu'il y a autre chose que la guerre. »

Si *The Voice* peut lui servir de tremplin, Ella Ronen n'a pas attendu l'émission pour diffuser sa musique au public romand. Elle a rassemblé cinq musiciens de l'EJMA (école de jazz et de musique actuelle de Lausanne), et après plusieurs concerts le groupe prévoit d'enregistrer son premier album dans le courant de l'année. Ella serre sa tasse de thé vide entre ses mains, le regard perdu dans le lointain. On sent que la jeune femme se cherche encore, balançant entre les cultures, les pays et leurs langues ainsi qu'entre les styles. Ses compositions allient le folk au blues en passant par le rock et la pop. Le tout toujours enrobé d'une voix claire et veloutée. L'écriture, musicale ou littéraire, se forgera encore au fil du temps et des expériences. Citant comme modèles Leonard Cohen, Bob Dylan ou Fiona Apple, on ne doute pas qu'Ella Ronen saura tracer sa voix avec un enthousiasme contagieux.



www.ellaronen.com

The Voice of Switzerland, finale le 16 mars SF1, 20h10.

THÉÂTRE LA GRANGE 12-13 DE DORIGNY

WWW.GRANGEDODORIGNY.CH | ACCÈS 10 min. du centre-ville | Métro m1 > arrêt UNIL-Mouline | Parking gratuit sur place | Accès chaises roulantes
HORAIRE Ma-Je-Sa à 19h | Me-Ve à 20h30 | Di à 17h | Lu relâche | TARIFS 20 CHF | 15 CHF | Étudiant 10 CHF | RÉSERVATIONS 021 692 21 24

DU 14 AU 23 MARS

D'un retournement l'autre

De Frédéric Lordon
Par la Cie Voix Publique
Mise en scène Vincent Bonillo

DU 31 JANVIER AU 23 MARS

Expo « Mots croisés »

Exposition réalisée par l'Unité
d'enseignement « Graphie »
de l'Institut d'architecture - EPFL



CINÉMACITYCJUB

Avec le soutien de la
Loterie Romande



LE COURRIER

ARSENIC



LIBRAIRIES
BASTA !

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Théâtre
La Grange de Dorigny

Les Kiosques, UNIL

Salon Coif'ou, UNIL

Pour le confort des usagers

Le réaménagement du Quartier Dorigny a démarré début février par des travaux à l'Anthropole. Ils entraîneront quelques nuisances mais amélioreront de manière significative les conditions de travail des collaborateurs.

Francine Zambano

Ça déménage à l'UNIL. Les facultés des sciences sociales et politiques et des géosciences se sont déplacées à Géopolis. Ce qui fait de la place dans le Quartier Dorigny. Quatre facultés (FTSR, HEC, lettres, droit) et quelques unités centrales seront redéployées dans les bâtiments de l'Internef et de l'Anthropole.

Ces déménagements entraînent divers aménagements. A l'Anthropole, les travaux ont commencé le 5 février et dureront jusqu'au printemps 2014. « Le bâtiment est habité, explique Anne Gillardin, responsable d'Unibat. Ce qui demande un important effort de coordination. Nous travaillons par zones, comme des vases communicants. » Nouvel architecte à Unibat, Kimio Fukami (voir encadré) est responsable de la partie travaux. « Il y a un important gain de place, explique-t-il. Nous allons pouvoir redonner aux utilisateurs de bonnes conditions de travail en matière d'espace. » Il s'agit de transformations intérieures, de déménagements de cloisons, de rocades de bureaux. Unibat collabore avec le bureau Krüger & Kazan, qui s'est notamment occupé d'une grande partie de la planification.

Instituts et services se déplacent aussi au sein du bâtiment. Le musée de géologie va par exemple reprendre un espace occupé auparavant par les géosciences; le Centre de langues rejoindra les locaux du musée de géologie. Pour Unibat, cela représente une multitude de petits chantiers et des déménagements qui exigent une bonne organisation. « Ce sont des travaux de second œuvre, nous n'allons pas changer l'image du bâtiment. Il a plus de vingt-cinq ans, nous allons en profiter pour le rendre compatible aux normes en vigueur en rajoutant deux escaliers de secours côté sud. »

Nouvelle crèche

La garderie aménagée à l'arrière de l'auditoire 1129, à l'endroit laissé vacant par le bar Zelig et le centre de documentation SSP, situé désormais à Géopolis, représente le chantier le plus spectaculaire. C'est le bureau Thibaud-Zingg qui a élaboré le projet et qui dirige les travaux.



Kimio Fukami, architecte de l'UNIL depuis le 1^{er} août 2012. F. Imhof@UNIL

Le chantier de la nouvelle crèche UNIL-EPFL, qui accueillera quarante-quatre enfants, a débuté en janvier et durera jusqu'en octobre 2013. Signalons encore, à moyen terme, le déplacement de la Banque Cantonale Vaudoise de l'Internef à l'Unithèque. Quant aux associations d'étudiants, elles seront pour la plupart regroupées dans une zone avec des espaces communs et des salles de conférence (ancienne bibliothèque des géosciences à l'Anthropole).

Ces travaux engendrent quelques nuisances pour les usagers. « Chaque secteur sera fermé au public par une palissade pour empêcher le mélange des flux, explique l'architecte. L'Anthropole est un bâtiment très ouvert, il y aura donc quelques désagréments dus au bruit. » Au terme des travaux, l'Anthropole accueillera 900 personnes, contre 1100 avant les déménagements. Quant au chantier de l'Internef, il démarrera début 2014 et durera environ neuf mois.

« L'UNIL M'A FAIT RÊVER »

Architecte diplômé de l'EPFL, Kimio Fukami, 41 ans, est entré à l'UNIL le 1er août 2012. Son parcours? Il a travaillé un an dans un bureau d'architectes à Aubonne, puis a rejoint l'atelier Niv-o à Lausanne. « J'y suis resté douze ans, puis j'ai eu envie de réorienter ma carrière. L'UNIL, cet espace de savoir, de formation, m'a fait rêver. » Selon lui, l'UNIL vit une période charnière. « J'aime beaucoup ces implantations de bâtiments autonomes. Dorigny a une topographie très particulière avec ses forêts et ses cours d'eau. Le gage est de continuer à développer le site de manière harmonieuse. Géopolis donne un peu de souffle, mais les besoins de l'UNIL vont aller grandissant. De nouveaux projets vont surgir. Il faut avoir une bonne approche pour guider et aider les demandeurs à bien s'implanter sur ce magnifique site. »

L'épineux combat contre la grande corruption

Malgré l'adoption de normes juridiques, la lutte contre la corruption internationale se heurte à des obstacles insurmontables. Les explications de Saliou Bah, qui publie une thèse en droit dédiée à ce fléau.



Saliou Bah propose la création d'une cour pénale internationale dédiée aux crimes économiques. F.Imhof@UNIL

Renata Vujica

Au lendemain de leur révolution respective, la Tunisie et l'Égypte ont demandé une entraide judiciaire pour récupérer les fonds détournés par les anciens dictateurs Ben Ali et Moubarak, déposés en Suisse. Deux ans plus tard, les procédures de restitution sont loin d'être achevées. Pour l'Égypte, l'entraide a été provisoirement gelée, le Ministère public de la Confédération invoquant l'instabilité politique. Pour la Tunisie, la provenance des fonds bloqués en Suisse reste à clarifier, ce qui ralentit la restitution, malgré des dispositions favorables.

Ces deux affaires tombent pourtant sous le coup de la Convention anticorruption de l'ONU, adoptée en 2003, qui vise notamment à faciliter la restitution des avoirs détournés. « Dans les faits, les autorités des pays spoliés se

heurten encore à des procédures fastidieuses. Un Etat qui reçoit une demande d'entraide (*la Suisse, dans le cas des fonds Moubarak et Ben Ali, ndlr*) peut suspendre la procédure à tout moment. Il peut par exemple rejeter une requête si un acte n'est pas punissable dans son propre droit, s'il craint que les montants restitués ne rentrent à nouveau dans le circuit de la corruption ou si le pays requérant n'offre pas toutes les garanties de procédure », analyse Saliou Bah, auteur d'une thèse sur les conventions anticorruption internationales.

Parmi elles, celle de l'ONU, mais aussi la convention de l'OCDE, adoptée en 1997. Celles-ci formalisent la volonté de lutter contre des facettes multiples de la corruption : détournement de fonds, blanchiment, mais aussi et surtout le trafic d'influence,

qui consiste à payer un intermédiaire pour influencer illégalement un représentant du secteur public ou privé.

Le diable se cache dans la pratique. « Les mécanismes d'application vident quasiment ces traités anticorruption internationaux de leur substance normative », estime Saliou Bah. D'abord, les Etats signataires de ces conventions ont des perceptions diverses des infractions. « Par exemple, la Suisse et la Grande-Bretagne ne reconnaissent pas le trafic d'influence comme de la corruption, mais comme du lobbying, légal. » De même, les entreprises, ces « personnes morales » dans le jargon juridique, sont rarement considérées comme pénalement responsables dans les pays de l'OCDE. Difficile de les poursuivre.

**L'entraide se heurte
à un climat d'impunité.**

Extrait du journal du Ci Il est désormais possible d'imprimer sur PrintUNIL depuis n'importe quel périphérique connecté à internet. Découverte.

Imprimer avec votre smartphone

Au-delà des difficultés juridiques, l'entraide internationale en matière de grande corruption se heurte à un climat d'impunité.

« Jusqu'en 1996, dans les pays de l'OCDE, qui représentent 70 % du commerce mondial, le fait de payer des pots-de-vin pour obtenir un marché public à l'étranger était légal, et même déductible des impôts », souligne Saliou Bah. Une mentalité qui persiste en dépit de l'évolution normative, comme le relève ponctuellement la juge franco-norvégienne Eva Joly.

Création d'une cour pénale

Contrairement aux crimes de guerre et leur Cour pénale internationale basée à La Haye ou aux violations des droits de l'homme, traitées par la cour européenne de Strasbourg, les crimes économiques ne disposent pas d'une justice supranationale indépendante. Dans son travail de doctorat, Saliou Bah propose la création d'une cour pénale internationale dédiée à ces délits. La suggestion, quelque peu utopique a priori, n'en germe pas moins dans l'esprit de plusieurs juristes. Lors des négociations autour du statut de Rome, qui ont abouti à la création de la CPI de La Haye, certains avaient plaidé pour l'instauration d'une chambre économique, ce qui a été balayé.

Saliou Bah se veut toutefois optimiste. « Il a aussi fallu attendre 2002, soit plus de cinquante ans, pour la création d'un tribunal indépendant chargé des crimes de guerre. Le projet avait été évoqué pour la première fois en 1945, lors des procès de Nuremberg. »

Gilles Ritzmann

Les technologies mobiles sont en pleine expansion, smartphones et tablettes s'affichent partout. L'étudiant d'aujourd'hui n'échappe pas à la règle. Il est en permanence connecté, que ce soit à l'aide de son ordinateur portable, son smartphone ou sa tablette. Face à l'adoption croissante de ces terminaux mobiles sur le campus, le Ci s'adapte et développe de nouvelles ressources afin que l'informatique de l'UNIL reste aussi branchée que ses étudiants.

Le système d'impression PrintUNIL débarque sur les mobiles et les tablettes. L'étudiant d'aujourd'hui peut désormais envoyer des impressions sur PrintUNIL depuis les appareils suivants :

- borne internet
- ordinateur de salle de cours
- laptop
- tablette (nouveau)
- smartphone (nouveau)

Le système d'impression mobile fonctionne sur la base de l'envoi d'un email. Pour imprimer depuis votre smartphone, il suffit donc d'envoyer à printunil@unil.ch (la boîte de messagerie du serveur PrintUNIL) un email qui contient le document sous forme de pièce jointe au format PDF. Vous pouvez donc profiter de cette nouvelle fonctionnalité à partir de n'importe quel appareil capable d'envoyer un email. Seule contrainte : il est nécessaire que votre messagerie UNIL soit configurée sur votre smartphone ou tablette, car c'est l'adresse email UNIL qui sera utilisée pour limiter l'accès à PrintUNIL aux membres de la communauté UNIL.

Si vous possédez un smartphone ou une tablette sous iOS ou Android, il existe une application qui permet d'imprimer sur PrintUNIL plus confortablement, en ayant accès à tous les réglages usuels : impression

en recto ou recto-verso, nombre de copies. En prime, vous pourrez consulter votre solde de crédits PrintUNIL ainsi que la liste des documents en attente. Il vous suffit de télécharger l'application gratuite uniFLOW sur Google Play (Android) ou l'App Store (iOS).

Si vous utilisez Dropbox, Google Drive ou un autre système de partage de fichiers, vous pourrez vous servir de votre cloud préféré pour imprimer vos documents PDF sur PrintUNIL directement depuis votre mobile ou tablette. Avec PrintUNIL sur votre mobile, fini les « j'ai oublié de prendre mon laptop et je ne trouve pas de borne internet disponible ». Il vous suffira de dégainer votre fidèle smartphone pour envoyer votre document sur PrintUNIL.



© rukanoga - Fotolia.com

➤ Saliou Bah, *L'effectivité des conventions anticorruption internationales: vers une cour pénale internationale en criminalité économique pour punir le vol d'Etat*

➤ www.unil.ch/cinn

Retrouvez cet article sur CiNN, le journal en ligne du Centre informatique de l'UNIL

Assassinats, extorsions, enlèvements. Au Mexique, la violence engendrée par les cartels de la drogue est terrifiante, mais pas indicible. Ce funeste quotidien constitue la matière première de nombreux écrivains, représentants de la « narcoliteratura ».

Quand l'écrivain s'attaque aux cartels de la drogue

Renata Vujica

Depuis le début de la « guerre contre les narcotrafiquants », lancée en 2006 par son ex-président Felipe Calderón, le Mexique vit des jours sanglants : plus de 60'000 morts en six ans. La stratégie n'a pas détruit les cartels mais provoqué leur division en des entités plus petites, dispersées dans tout le pays. Autrefois confinée dans les Etats producteurs de drogue (le fameux triangle de Chihuahua, Sinaloa et Durango), dirigée contre les membres des cartels, la violence touche désormais de plein fouet le citoyen ordinaire.

Cette brutalité inouïe donne lieu à des enquêtes de journalistes et autres blogs citoyens, au péril de leur vie. Elle inspire aussi de nombreux écrivains, que d'aucuns regroupent sous le terme générique de « narcolittérature ». « La littérature inspirée du narcotrafic est apparue il y a deux décennies. Ces dernières années, on assiste à une prolifération du genre. Au Mexique, le phénomène rencontre un grand succès commercial », affirme Marco Kunz, professeur de littérature hispanophone à l'UNIL et organisateur d'un colloque sur la « narcofiction » (voir encadré).

L'auteur le plus prolifique et le plus lu, Élmer Mendoza, est aussi considéré comme le père de la narcolittérature. Il a donné naissance aux enquêtes du détective Edgar « el Zurdo » Mendieta. « Ses livres traitent aussi des liens complexes entre le crime organisé et les auto-rités. Ils se caractérisent par un langage spécifique, l'argot de Sinaloa, l'une des principales régions productrices de drogue.

Je les considère comme des romans policiers de qualité », explique Marco Kunz. L'un des livres emblématiques d'Élmer Mendoza, *Balles d'Argent*, a paru en français en 2011, aux Editions Gallimard.

Narco oui, mais de qualité

Une nouvelle génération d'écrivains lui emboîte le pas, sans toutefois écrire de romans policiers ; Hilario Peña, Heriberto Yépez, Yuri Herrera, Juan Pablo Villalobos, pour n'en citer que quelques-uns. Certains de leurs livres sont labellisés comme de la « narcolittérature » par les maisons d'édition et autres journalistes. Mais les jeunes auteurs relativisent l'étiquette. « A mon sens, il existe seulement deux types de littérature, la bonne et la mauvaise. De très

bons livres ont été écrits sur les cartels. Leur qualité sera reconnue même lorsque l'épisode historique du narcotrafic sera terminé. Mais beaucoup de textes qui se revendiquent de la « narcolittérature » sont uniquement tributaires du contexte et perdront leur valeur à

mesure que le temps passera », juge Juan Pablo Villalobos, auteur du roman *Dans le Terrier du Lapin blanc* (Actes Sud, 2011), qui

relate le monde du crime organisé à travers le regard de Tochtli, le fils d'un narcotrafiquant. « Il s'agit d'un roman d'initiation avant d'être un récit « narco ». Ce livre porte sur la relation père-fils, et j'ai commencé à l'écrire en apprenant que ma femme était enceinte », insiste l'écrivain.

Yuri Herrera, enseignant à l'Université de La Nouvelle-Orléans, a longtemps vécu près de Ciudad Juárez, classée ville la plus dangereuse du monde jusqu'à récemment. Ce contexte a inspiré son premier roman, *Les Travaux du Royaume* (Gallimard, 2012), conférant à l'auteur une place de référence dans le monde de la narcolittérature. « La violence liée au narcotrafic est omniprésente. Nous ne pouvons ni ne devons éviter d'en parler. Mais la littérature

La littérature inspirée du narcotrafic prolifère.

« NARCOFICTION », AU-DELÀ DE LA LITTÉRATURE

Littérature, cinéma, arts plastiques, pièces de théâtre, musique et même « telenovelas », ces séries qui inondent les chaînes TV. La production de fictions autour des narcotrafiquants est proportionnelle à la violence vécue au quotidien.

Il y a les populaires « narcocorridos », ces chants traditionnels conjugués au « trafic de drogue », qui héroïsent tantôt les criminels, tantôt leurs victimes. Nombre de groupes sont d'ailleurs assassinés pour avoir déplié à un « parrain ».

Dans un tout autre registre, les arts visuels, Teresa Margolles, maintes fois primée, expose la langue d'un héroïnomanie tué ou encore des bouts de sol entachés de sang, dernier témoignage de l'assassinat de l'un de ses amis.

Grand saut encore une fois, en Colombie, la telenovela dédiée à Pablo Escobar envahit les écrans, les enfants collectionnent des vignettes dédiées au grand criminel, les agences de voyage proposent des « Escobar tours ».

Il y a de tout dans la narcofiction, mais comment ces différents univers s'influencent-ils ? Quelles sont les fonctions de l'humour noir développé en réponse à la violence des cartels ? Voici quelques-unes des questions qui seront abordées lors du colloque « Narcoficciones en América latina », organisé par la section d'espagnol et qui rassemblera des chercheurs européens, mais aussi sud et nord-américains.

« Narcoficciones en América latina », du 3 au 5 avril 2013

les pistes entre fiction et réalité. C'est le cas d' Alejandro Almazán, qui a publié ses enquêtes sur le fameux « parrain » Joaquín « El Chapo » Guzmán (déclaré ennemi public numéro un aux Etats-Unis, succédant à Al Capone) sous la forme d'un livre de fiction intitulé *El más buscado* (le plus recherché).

Macabre précurseur colombien

Abondante au Mexique, la « narcolittérature » a aussi connu un âge d'or en Colombie, il y a vingt ans, au moment où les affrontements entre le gouvernement et les narcotrafiquants étaient à leur comble. Parmi les écrivains qui ont décortiqué cette violence figurent Fernando Vallejo, auteur de *La Vierge des Tueurs*, Juan Gossaín ou encore Óscar Colzazos. « Cette narcolittérature met en scène le contexte spécifique de la Colombie, les relations entre les FARC, les paramilitaires et le pouvoir, la vie des « sicarios », ces tueurs à gages professionnels, ou encore la place des femmes dans les cartels », analyse Gloria Lorena López, chercheuse à l'Université de Zurich, qui prendra part au colloque de l'UNIL.

En Colombie, la violence liée aux cartels s'est tassée. « Mais les publications dédiées à ce sujet n'ont pas disparu pour autant, comme en témoigne l'excellent livre *Nadie es eterno* (personne n'est éternel) d'Alejandro José López, paru en 2012 », précise la fine connaisseuse de littérature colombienne. Preuve que la violence des cartels marque les esprits bien au-delà de son déploiement immédiat.

Et au Mexique le retour au pouvoir du PRI en décembre 2012 – parti qui avait gouverné le pays pendant septante ans jusqu'en 2006 – peut-il changer la donne ? « Ce ne peut être que pour le pire. Au cours de son règne, le PRI nous a légué une société basée sur l'inégalité et le manque d'opportunités, qui a fait le nid du narcotrafic », tranche Juan Pablo Villalobos. Yuri Herrera se dit tout aussi pessimiste, avec un bémol. « La créativité qui existe dans ce pays me donne un peu d'espoir. Il y a une création artistique de qualité, littéraire, mais aussi théâtrale, musicale, en arts plastiques, peinture. Nous avons aussi des communautés qui essaient d'inventer de nouvelles manières de faire de la politique. »

 www.unil.ch/esp

Marco Kunz, professeur de littérature hispanophone, organise un colloque sur la « narcofiction ». F. Imhof@UNIL

de qualité ne peut se limiter à cette étiquette, même si je conçois que celle-ci serve des fins commerciales ou académiques. »

Avec beaucoup d'humour et un langage onirique, son livre phare raconte la vie d'un « narcocorridista », parolier populaire recruté pour chanter les louanges d'un narcotrafiquant. Entre les lignes, le roman traite de la relation entre l'art et le pouvoir.

Fiction avant tout

S'ils s'inspirent du climat de violence qui les entoure, les auteurs ne s'estiment pas menacés par les narcotrafiquants. « Ces livres ne sont pas basés sur des faits réels ni sur une

enquête. Et puis la littérature a un effet sur le long terme, elle ne préoccupe pas le crime organisé. » Même les romans policiers plus réalistes, comme ceux d'Élmer Mendoza ? « J'en doute. Élmer dénonce la situation, mais pas de la même manière que les journalistes. Lui poétise les faits, change les noms. Et il ne fait pas le travail de la police », estime Yuri Herrera. « A mon avis, les narcotrafiquants ne lisent pas de littérature et la place de celle-ci est de plus en plus marginale dans la société mexicaine, comme partout ailleurs », juge Juan Pablo Villalobos.

Pour les journalistes, en revanche, le Mexique est devenu un endroit invivable. Pour éviter les menaces de mort, certains brouillent



«Nuestra profesora» Marcela de Meuron. F.Imhof@UNIL

Une semaine pour se familiariser avec une nouvelle langue, en appréhender les rudiments et les saveurs, c'est possible grâce aux modules intensifs du Centre de langues. Récit d'une expérience en espagnol.

Hola, ¿qué tal?

Nadine Richon

Nous sommes douze, «doce», sans oublier la «profesora», Marcela de Meuron. Avec elle, nous allons apprivoiser l'espagnol, apprendre que «mi padre» et «mi madre», cela donne «mis padres», mes parents, dans cette culture où le masculin l'emporte encore plus qu'en français sur le féminin. Car ce cours intensif d'espagnol, étalé sur cinq jours et réservé aux complets débutants, ouvre également une fenêtre sur la culture au sens large, la géographie, les mentalités. Mes jeunes collègues sont étudiants en sciences politiques, en biologie, en médecine, en droit et en psychologie. Etudiantes, devrais-je dire, un seul garçon faisant partie du voyage.

L'approche se veut humaniste et «holistique», centrée sur le sujet dans ses dimensions affective, intellectuelle, sociale. Il s'agit de créer un groupe qui fonctionne en harmonie tout

en respectant la diversité des apprenants. L'enseignante veille à entretenir la dynamique collective car ce qui se passe «entre les personnes» influence l'humeur et la motivation de chaque individu. C'est parti : on se lève, on marche et quand la musique s'arrête, on se plante devant quelqu'un pour lui demander son nom, son origine, sa profession, son lieu d'habitation... et c'est le premier jour ! Dire : «Soy periodista», je suis journaliste, avant même de savoir conjuguer le verbe être, utiliser «avoir» à la première ou à la troisième personne du singulier sans connaître encore l'infinitif de ce verbe, telle est la méthode, quitte à découvrir et à répéter les conjugaisons le lendemain. Nous ne sommes pas là pour bloquer mais pour nous épanouir dans une langue étrangère. Nous sommes des bébés nageurs.

Pour «créer un lien affectif avec la culture cible, générer du vocabulaire personnalisé

et recycler les contenus appris», Marcela de Meuron utilise une petite astuce : elle nous invite à choisir une identité fictive. Mon personnage s'appelle Nuria, un nom que je pique parmi d'autres sur un tableau. D'origine espagnole, cette femme dynamique exerce une activité politique en Suisse. Je lui invente un frère cinéaste qui vit entre Barcelone, Madrid et Hollywood, où un producteur veut lui confier la réalisation de «una película de terror», un film d'horreur.

Exprimer des intentions

Toujours célibataire, mon merveilleux frère adore «quedar con amigos», sortir avec ses potes, et «salir de copas», boire des verres. Que fait-il le dimanche ? Simple : il aime aller au fitness pour soulever des poids ! Autrement dit : «A el le gusta ir al gimnasio a hacer pesas.» Dans le métier («cineasta») il faut s'entretenir («para estar en forma»). Vous ne com-

prenez pas le « estar » ? Non, mais peut-être le devinez-vous ? C'est le verbe être qui indique en espagnol un état ou une localisation : je suis fatigué, la Suisse est au cœur de l'Europe, « en Suiza esta el Cervin ». Si en revanche vous souhaitez décrire le climat helvétique ou les habitants sympathiques, forcément sympathiques, vous êtes priés d'employer un autre verbe être (« ser »), le même qui me permet de dire : « Soy periodista. » En espagnol il y a aussi deux variantes pour avoir : « haber » et « tener », dont la différence grammaticale ne me saute pas aux yeux. En même temps, je n'ai qu'une petite semaine d'espagnol dans les neurones ! Nuria, mon personnage, « tiene cuarenta y cuatro años ». Le verbe « haber » marque l'existence de quelque chose ; en Suisse il y a beaucoup de montagnes : « Hay muchas montañas. »

Autre verbe très pratique, faible en français, mais très fort pour parler de soi dans une nouvelle langue : « hacer », faire... du sport, de la musique, un métier, un rendez-vous, un cours de yoga. « Hacer » est bon à tout faire. « Ir » me plaît aussi : « ir a bailar », « ir a comer a un restaurante », aller danser après avoir mangé au restaurant. Nous pouvons également « ir de excursión », si nous aimons la marche au grand air, ou alors « ir a ver a la familia », si nous cultivons un peu l'esprit de famille.

Voyager en Amérique latine

Au fil des jours, nous accumulons presque malgré nous un petit vocabulaire que nous sommes priés de convoquer le soir à la maison (exercices et rédaction) et au sein de la classe, en duo ou dans un petit groupe. L'enseignante veille à varier les plaisirs et à brasser les individus, brisant la monotonie et la paresse qui menacent parfois de s'installer. Les douze apprenants sont enchantés : les uns ont choisi cette langue pour voyager, les autres pour

le plaisir de la découverte ou pour effectuer une partie de leurs études en Espagne. Dans notre petite salle de l'Anthropole, nous nous déplaçons volontiers : Marcela de Meuron ne se contente pas de l'Europe du Sud et nous entraîne dans son pays d'origine, l'Argentine, et à travers toute l'Amérique latine, hormis le Brésil. Nous sommes dans la culture hispanique et hispanophone et cela fait déjà beaucoup.

A la fin de chaque journée, nous évoquons ensemble ce que nous avons appris. L'enseignante parle d'un « rituel métacognitif », qui va se reproduire à grande échelle le dernier jour : la classe est scindée en deux, un groupe se remémorant nos avancées grammaticales et un autre passant en revue le vocabulaire engrangé durant toute la semaine.

Une foulditude de mots se bousculent au portillon, surgissent sur nos lèvres, se posent sur nos papiers. Impressionnant. Nous sommes capables ainsi de rédiger une carte postale touristique. Avec deux autres filles, je choisis une image grecque (« griega ») et d'une seule voix nous décrivons les beautés du lieu et des hommes de la région à notre cher mari resté en Suisse. Bien sûr, nos échanges restent limités, nous devons utiliser ce que nous avons appris et la frustration nous guette. Le téléphone portable n'est jamais loin avec son dictionnaire électronique. Mais avant d'enrichir son vocabulaire, il faut pouvoir consolider les acquis, en les sollicitant dans une situation de communication. Marcela de Meuron nous ramène constamment sur nos pas, en utilisant des détours ludiques, de la musique, elle nous enveloppe dans cette langue nouvelle pour nous amener à la découvrir, à la ressentir avant d'en comprendre le fonctionnement. La grammaire se fait discrète, elle n'emprisonne pas l'oiseau débutant qui essaie de voler.

Découvrir un nouveau monde

En ce dernier jour, nous pouvons abandonner notre personnage fictif. Je me débarrasse de cette Nuria qui aurait pu devenir encombrante sur une plus longue durée ; je dois cependant la remercier de m'avoir permis de penser, de parler et d'écrire un peu dans une autre langue, et même de m'inventer ce frère dont parle Maxime Le Forestier dans l'une de ses plus fameuses chansons. Je comprends mieux la dimension affective de cet apprentissage linguistique, mais je veux retrouver mon

vrai nom et ma maison, le français. Un jour peut-être voyagerai-je à nouveau dans l'espagnol ? Comme l'écrit le philosophe allemand Heinz Wismann dans son livre *Penser entre les langues* – Prix européen de l'essai Charles Veillon reçu à l'UNIL en février 2012 – « les manières de dire sont toujours autres » et cette impossibilité de retrouver nos habitudes grammaticales et nos façons de penser dans une langue différente ne devrait pas nous mener à un repli sur une identité fermée, ce qu'il appelle le provincialisme. Quand la communication semble difficile, il faut trouver selon lui une manière de rendre compte « non pas de l'effet de désarroi que cela engendre, mais de l'effet de découverte et parfois d'émerveillement. Ce n'est pas *lost in translation*, c'est le contraire. »

A partir de trois fois rien, mais aussi de notre curiosité et de nos compétences propres, nous sommes arrivés au niveau A1. Le Centre de langues nous invite à poursuivre notre apprentissage durant le semestre de printemps et, parmi mes camarades, certains l'envisagent. Cette expérience nous aura brièvement plongés dans un environnement qui ne se laissera pas si facilement conquérir. Pour les francophones, l'espagnol semble à la fois lointain et accessible ; c'est un univers décalé mais pas totalement inconnu. Pour progresser, il faudrait des semaines, des mois d'étude et, mieux encore, un séjour d'une certaine ampleur dans une ville espagnole ou sud-américaine. Ce nouveau monde prometteur s'éclipse déjà. Je regretterais assurément de le perdre à jamais.

Une foulditude de mots surgissent sur nos lèvres.

EN IMAGES

Un film intitulé *Exemple d'une approche holistique* condense en vingt-cinq minutes une expérience de cinq jours dans une autre classe de Marcela de Meuron. On le trouve sur le site du Centre de langues, sous « Approche pédagogique ».

 www.unil.ch/cdl

« Il faut renforcer les universités sans toucher à leur autonomie »

Au début de l'année, le conseiller fédéral Johann Schneider-Ammann a pris la tête du nouveau Département fédéral de l'économie, de la formation et de la recherche (DEFR). Quelles incidences sur les hautes écoles? Interview.



Johann Schneider-Ammann, conseiller fédéral libéral-radical. © Admin.ch

Francine Zambano

La formation a rejoint l'économie. Depuis le 1er janvier 2013, l'ensemble du domaine de la formation, de la recherche et de l'innovation à l'échelon fédéral est en effet rattaché au Département fédéral de l'économie, de la formation et de la recherche, dirigé par Johann Schneider-Ammann. Cette nouvelle a heurté certains scientifiques. « Ils peuvent dormir tranquilles », sourit le conseiller fédéral libéral-radical, rencontré le temps d'une demi-heure dans ses locaux à Berne.

Certains scientifiques craignent de voir la formation soumise aux impératifs de l'économie. Ces craintes sont-elles justifiées?

Johann Schneider-Ammann: Tout d'abord, je poursuis une politique qui a un but principal:

donner à chacun la possibilité d'être formé d'une façon individuelle dans la perspective de trouver une place de travail qui lui convient. Car un individu, c'est une personnalité complète qui s'épanouit dans un environnement qui lui est propre. Ensuite, pour répondre à votre question, il ne faut pas s'inquiéter de voir la formation rattachée au Département de l'économie. Cette réorganisation ne vise pas à faire profiter les milieux économiques d'un rapprochement de ces domaines. C'est davantage le résultat d'un effort pour rassembler d'une manière cohérente les universités avec les hautes écoles spécialisées. Nous nous sommes rapidement orientés vers un regroupement dans le Département de l'économie qui offrait la meilleure base pour le faire, en termes de taille et de budget.

« La combinaison entre le privé et le monde scientifique est une chance. »

Quelle est l'incidence de ce nouveau département sur le fonctionnement des universités?

L'impact est pour l'instant minime. L'autonomie des universités est garantie, elles gardent leur indépendance et restent maîtresses de leur destin. Le domaine de la formation est principalement de la compétence des cantons, la Confédération n'intervenant qu'à titre subsidiaire, à part pour les EPF. J'ai d'ailleurs calmé le monde scientifique ces dernières semaines. Je n'ai aucune intention de changer les conditions cadres dans lesquelles ils ont travaillé jusqu'à maintenant. La seule chose que je demande aux chercheurs, c'est de rester engagés, jour et nuit, pour obtenir les meilleurs résultats scientifiques possibles. C'est la qualité qui compte.

Souhaitez-vous davantage de fonds privés dans les hautes écoles?

Oui, la combinaison entre le privé et le monde scientifique est une chance. Je soutiens tout ce qui va dans le sens d'une collaboration plus engagée. Des moyens privés doivent être mis à disposition. Il faut cependant être très clair: les universités et leurs chercheurs doivent garder leur liberté et une totale indépendance dans leurs recherches. Il faut donc renforcer les universités sans toucher à leur autonomie.

Le système suisse de formation est-il adapté aux besoins de l'économie?

Franchement, oui. Nous avons un taux de chômage des jeunes très modeste si on le compare aux autres pays européens. Cela veut dire que la formation, à tous les niveaux, prépare bien les jeunes au marché du travail. Je suis un grand fan de la formation professionnelle. J'ai offert pendant toute ma carrière d'entrepreneur de nombreuses places d'apprentissage. Les entreprises s'engagent volontairement, et à la fin, au bout de trois ou quatre ans, les jeunes sont préparés à un job

qui existe. Et ils peuvent immédiatement travailler avec ce qu'ils ont appris. Ils ne perdent pas de temps. C'est un système qui fonctionne parfaitement avec la demande des marchés.

Vous êtes moins fan des maturités, vous avez déclaré ne pas vouloir en augmenter le nombre...

J'aime beaucoup les maturités ! J'ai eu la chance d'en passer une. Je n'ai jamais dit vouloir agir sur la quantité de maturités, je pense qu'il faut travailler sur la qualité. Ce sont les conditions économiques qui dirigent indirectement la quantité. Il y a une certaine corrélation, sur le plan international, entre le taux de maturités et le taux de chômage des détenteurs de maturité. J'ai une certaine réserve sur l'idée – qui n'est pas la mienne – de pousser un maximum de jeunes à faire leur maturité en sachant qu'ils ne trouveront pas forcément un poste de travail adéquat. Ralph Eichler, président de l'ETH de Zurich, a récemment déclaré que les étudiants arrivaient dans son école avec des lacunes dans le domaine des mathématiques et des langues. La même discussion existe au sein de l'EPFL. Je soutiens cette idée d'améliorer la qualité des mathématiques et des langues dans la maturité. Instaurer des examens d'entrée aux hautes écoles est aussi une possibilité. Mais ce serait

une solution de dernier recours. Concrètement, il faudrait introduire davantage de leçons de maths et de langues pendant les trois ans et demi que dure la maturité.

Introduire un numerus clausus pour diminuer l'accès aux hautes écoles, est-ce une solution ?

Ce serait également un moyen de dernier recours. Il faut travailler sur la qualité. En Suisse, nous avons trouvé notre bien-être par une politique de qualité depuis des générations. Il faut continuer dans ce sens.

Comment percevez-vous l'UNIL dans ce paysage des hautes écoles ?

Honnêtement, je ne connais pas bien l'UNIL. J'en sais un tout petit peu plus sur votre voisin, mon fils ayant étudié la microtechnique à l'EPFL.

Le contre-projet du Conseil fédéral sur les bourses d'études a été très mal reçu par l'UNES (Union des étudiant(e)s de Suisse), qui souhaite une harmonisation des bourses sur le plan fédéral.

Je comprends les jeunes étudiants, je l'ai été moi aussi ! Ils veulent des réactions rapides.

Leur idée, soit harmoniser le montant des bourses, est entendue et respectée. Il faut trouver la solution dans les cantons, et la Confédération soutient ce processus pour aider davantage les étudiants, un appui un peu plus harmonieux pour arriver à une certaine justice. Les cantons sont en train d'établir un concordat qui me semble être le meilleur chemin pour y arriver.

Quelle est votre position concernant une hausse des taxes d'études, comme l'envisagent les Ecoles polytechniques ?

Ce sont les universités et les hautes écoles concernées et responsables qui doivent trouver des solutions pour équilibrer leur budget. J'ai pris connaissance que les dirigeants de l'EPFL et l'EPFZ ont demandé d'ajuster la loi EPF pour offrir aux deux écoles la possibilité d'augmenter les taxes. Ce qui est important, c'est que tous les individus de toutes les couches sociales aient la possibilité d'étudier. Je n'accepterai jamais un système à deux classes.

 www.defr.admin.ch

Publicité

MARIE
APPARAÎT PLUS SOUVENT
DANS LE CORAN
QUE DANS LA BIBLE



On ne le sait que trop peu, mais la mère de Jésus est considérée comme un modèle de pureté et de piété dans l'islam. La dernière édition d'**Allez savoir!** éclaire ce fait étonnant – et bien d'autres – dans ses articles de fond et ses chroniques. Le magazine de l'UNIL se trouve gratuitement en ligne (www.unil.ch/allezsavoir), sur iPad ou dans les caissettes du campus.

Les mesures détaillées dans le plan d'action adopté en septembre 2012 par la Direction de l'UNIL ont convaincu les responsables du programme fédéral sur l'égalité des chances entre femmes et hommes. Parmi elles, le projet original Vision 50/50.

La marche vers l'égalité



Stefanie Brander et sa collègue Carine Carvalho. F.Imhof@UNIL

À LA FACULTÉ DE BIOLOGIE ET DE MÉDECINE

Le groupe de travail mandaté par le décanat a lancé une enquête interne (en cours d'analyse) sur la relève académique auprès de l'entier du corps professoral, du corps intermédiaire et des doctorants, enquête réalisée par la démographe Anne Cattagni Kleiner. Les premiers résultats indiquent par exemple que 43 % des personnes ayant répondu au questionnaire ne sont pas d'accord avec l'affirmation selon laquelle il est possible de concilier d'une manière satisfaisante carrière professorale à la FBM et vie privée, 43 % de répondants estimant le contraire et 14 % se déclarant sans opinion. Des mesures pour encourager la relève de femmes scientifiques à la FBM sont-elles nécessaires? A cette question, 70 % des femmes répondent oui, tout comme 48 % des hommes.

Les participants soulèvent majoritairement les problèmes liés à la garde des enfants. Il ressort aussi de cette enquête un grand besoin d'information, tant sur l'accès aux postes professoraux que sur les services offerts par le BEC. Présidente du groupe de travail, la professeure Sophie Martin souligne la « très faible représentativité féminine parmi le corps professoral et le corps intermédiaire supérieur, alors qu'une parité existe chez les doctorant-e-s et les postdocs ». Sur ce plan, elle ne relève pas de différence notable entre les sciences cliniques et les sciences fondamentales. Les propositions du plan d'action facultaire, en cours d'élaboration, tiennent compte cependant des problématiques propres aux deux sections. Ces mesures se déclinent selon quatre axes résumés par la formule « AGIR pour l'égalité ». Il s'agit d'améliorer les conditions de travail, de guider (sensibiliser l'ensemble de la population FBM et recourir au mentorat), d'identifier à l'interne les femmes à haut potentiel et de rechercher les candidatures féminines pour les postes mis au concours.

Nadine Richon

L'UNIL et son Bureau de l'égalité des chances (BEC) n'ont pas attendu le quatrième et dernier programme fédéral de la Conférence universitaire suisse pour travailler à l'égalité entre femmes et hommes. Il s'agit de l'une des priorités énoncées dans le Plan d'intentions 2012-2016 de l'Université. Ces cinq dernières années, l'UNIL a nommé 25 % de femmes à des postes professoraux. Aujourd'hui, l'objectif de 40 % de nominations de femmes formulé pour l'horizon 2016 témoigne d'une belle ambition qui reconnaît le droit des femmes à l'égalité et qui vise l'enrichissement de la vie universitaire et scientifique à travers la diversité des expériences. Pour concrétiser cette ambition, l'UNIL a élaboré un plan d'action qui lui a permis de recevoir à peu près un million de francs alloués pour quatre ans par la Confédération.

Porté par le recteur Dominique Arlettaz et la vice-rectrice pour la relève académique et la diversité Franciska Krings, par le BEC ainsi que la Commission consultative de l'égalité,

ce plan détaille entre autres mesures l'emblématique Vision 50/50 qui pourrait permettre d'atteindre ces prochaines années 40 % de nominations féminines et une meilleure répartition des efforts entre la Direction, le BEC et les facultés. Il s'agit de profiter au mieux du lent renouvellement des postes pour aller plus loin, beaucoup plus loin sur le long terme que les 20 % de femmes composant le corps professoral actuel.

« Un principe génial »

A la tête de la Commission égalité, le professeur Winship Herr a participé au début du processus à la tournée de toutes les facultés. Il s'enthousiasme pour cette démarche d'autoimplication, qu'il compare à l'autoévaluation déjà entrée dans les mœurs de l'Université. « Laisser les facultés se pencher sur les défis de l'égalité et arriver à des solutions propres à chacune est à mes yeux un principe génial », résume-t-il.

L'Université donne un cadre à ce travail, une impulsion, un soutien financier et un calendrier : chaque faculté est ainsi invitée à fournir un plan d'action ; confié à un groupe de travail constitué dans ce but, chacun des plans sera validé par le décanat concerné (*lire encadré*). Ces différents plans seront discutés en mars avec le BEC et la Direction, avant de revenir aux facultés pour une ultime mise au point. La livraison des sept plans définitifs est attendue pour début mai. « Au niveau des facultés, il s'agissait déjà de relever les bonnes pratiques, puis d'identifier les obstacles et les défis spécifiques afin de formuler des objectifs quantitatifs et qualitatifs ambitieux mais réalistes pour la période 2013-2016 », explique Stefanie Brander, déléguée à l'égalité et responsable du BEC. Les mesures envisagées peuvent concerner le soutien aux femmes de la relève, la recherche proactive de candidates pour les postes professoraux, le soutien aux étudiantes dans les disciplines où elles restent sous-représentées, sans oublier le développement des carrières féminines au sein du personnel administratif et technique.

Troisième garderie en 2013

Le plan d'action de l'UNIL décline vingt-sept mesures pour l'égalité que la Direction veut mettre en œuvre d'ici 2016 et s'articule autour de six axes thématiques : l'ancrage institu-

tionnel fort de l'égalité des chances (avancer d'une manière participative et réaliste avec les facultés) représente le premier de ces axes thématiques. Les cinq autres portent sur l'augmentation de la proportion de femmes dans le corps professoral et les instances de décision ; la promotion de la relève académique ; l'amélioration des conditions pour les personnes ayant des obligations familiales (une directive est en préparation pour 2013, sans oublier la création sur le campus de quarante-quatre nouvelles places d'accueil de la petite enfance avec l'ouverture d'une troisième garderie fin 2013) ; la réussite des études et la suppression de la ségrégation horizontale dans le choix des filières ; l'égalité dans la gestion et le développement du personnel. Ces axes thématiques

Chaque faculté formule des objectifs spécifiques.


peuvent inspirer les facultés dans leur propre travail. A l'heure où elles s'appêtent à livrer leurs plans d'action spécifiques, Stefanie Brander signale déjà « une grande créativité au sein des différents groupes de travail ». Les pistes développées par les groupes de travail facultaires sont nombreuses ; elles peuvent viser les étudiantes, les doctorantes, les femmes au niveau postdoc, le corps professoral, les parents, la composition ou le fonctionnement du décanat, la création de postes, les critères scientifiques, les conditions de travail et les pratiques de recrutement... Reste à voir ce qui sera plutôt du ressort des facultés elles-mêmes, avec ou sans soutien spécifique, et ce qui impliquera plutôt la Direction.

Publicité

Séances
d'information

HES

Hes-so
Haute Ecole Spécialisée
de Suisse occidentale
Fachhochschule Westschweiz



Bachelor en soins infirmiers 2013

Nouveaux délais d'inscription


- Année propédeutique santé / Modules complémentaires:
30 avril 2013

Mercredi 6 mars	17h-18h30
Mercredi 17 avril	17h-18h30
Mercredi 15 mai	17h-18h30
Mercredi 5 juin	17h-18h30

Institut et Haute Ecole de la Santé

La Source

Lausanne



Av. Vinet 30 – 1004 Lausanne
Tél. 021 641 38 00 – www.ecolelasource.ch

COUP DE COEUR



de Nadine Richon

Tourner autour du loup

Le cinéaste Harmony Korine explore les cauchemars d'une jeunesse désespérée dans un film à l'esthétique sublime qui mixe des situations d'une noirceur insensée avec un ciel multicolore, des fesses rebondies, une chanson de Britney Spears susurrée par un rappeur au piano blanc, du luxe, le sexe à trois dans la piscine...

Il y a en Floride un rite de passage qui réunit sur la plage une jeunesse venue de partout: ce sont les Spring Breakers, qui donnent leur nom à ce film (sortie le 6 mars). Un événement travaillé par l'hypocrisie puisque la fête exacerbe les pratiques liées à l'alcool et à la drogue. Les corps s'affichent, et H. Korine en fait la matière première d'un film qui déploie une poésie frénétique. Le cinéaste jadis underground s'offre quatre starlettes hollywoodiennes qu'il plonge dans un univers à double tranchant, joyeusement démentiel. Il ne tente pas de ternir leur beauté mais les filme comme des anges sur le point de tomber dans les ténèbres.



© Pratiens Film

Voici un conte où les fillettes prennent des risques inconsidérés, hormis la seule brune du lot, la plus fraîche et la plus réfléchie. Elle rentrera chez elle à temps, laissant les trois autres s'enfoncer dans leur cauchemar climatisé. Mais les poulettes ne sont pas des oies blanches. Elle tournent autour du loup, le hantent, se virilisent. Lorsque la troisième à son tour s'éclipse, poussée par la peur hors du nid collectif, les deux dernières s'offrent une virée à la *Thelma et Louise*, la maturité en moins. Après carnaval, elles ne veulent pas retrouver la vie étriquée de la *middle class*, mais leur fuite en avant n'a rien d'authentique. Elle puise dans la folie de notre temps non pour la contredire mais pour la mener à son terme.

Le chœur des filles donne de la voix sur une bande-son où certaines phrases anodines se répètent, prenant alors un sens ironique. Ce film est une totale réussite.

Le tac au tac de Rémy Freymond

Par Francine Zambano

Si vous étiez une nouvelle technologie?

Je ne suis pas très nouvelles technologies, alors je dirais une technologie humaine!

Si vous étiez une planète?

Mercuré, j'aime bien le personnage ailé, le messager.

Si vous étiez une science?

Une science au carrefour entre les sciences dures et molles, sinon j'aurais de la peine à en trouver une.

Qu'est-ce que vous n'aimez pas à l'UNIL?

Je ne me suis jamais vraiment posé la question... Le côté structure un peu floue, peut-être, où tout paraît possible, ce qui peut entretenir une forme d'illusion.

Votre livre de chevet actuel?

Une Mort à Lisbonne, de Robert Wilson.

Votre film préféré?

Metropolis.

Si vous étiez une chanson d'amour?

Les Yeux d'Elsa, de Marc Ogeret.

Votre dernier achat compulsif?

Un bon repas.

La plus importante invention de toute l'histoire de l'humanité?

La mort de Dieu.



Rémy Freymond, secrétaire général du Décanat de la Faculté des FGSE. F.Imhof@UNIL

Si vous étiez un personnage de fiction?

Adam Dalgliesh, un inspecteur, personnage central de la majorité des romans policiers de Phyllis Dorothy James.

Si vous étiez une future découverte?

Un truc pour lutter contre la bêtise.

Quel don souhaiteriez-vous avoir?

J'aurais aimé être un bon musicien.

Vos hobbies?

L'écriture, la construction navale – je suis en train de restaurer un voilier ancien – j'aime bien le bricolage. Un peu pour la tête, un peu pour les mains.

Qui suis-je?

concours



© DR

Vous avez été nombreux à reconnaître **Edy Ceppi**, directeur artistique à Unicom. Danielle Cuennet, du Service des immatriculations et inscriptions, a remporté le tirage au sort.

Qui se cache derrière: CIG – DIRECTRICE – TRANSCRIPTION?

Merci d'envoyer vos suggestions à uniscope@unil.ch

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux·euse gagnant·e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **Renata Vujica (R.V.) + Sophie Badoux (S.B.) + Nadine Richon (N.R.) + David Spring (DS)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, nadine.zuercher@go-uni.com | A participé à ce numéro: **Gilles Ritzmann**

Les propos tenus dans l'*uniscope* n'engagent que leurs auteur·e·s.